

Olivier DUMOULIN, Françoise THÉLAMON (dir.), *Autour des morts. Mémoire et identité (Actes du V^e colloque international sur la sociabilité, Rouen, 19-21/11/1998)*, Mont-Saint-Aignan (Publications de l'Université de Rouen, 296), 2001.
Texte des pages 387-408

La noblesse dans la mort Sociogenèse funéraire du groupe nobiliaire en Franconie (XIV^e-XVI^e s.)

Joseph MORSEL

J'aurai l'air d'être mort et ce ne sera pas vrai...
(Antoine de Saint-Exupéry, *Le petit prince*, 1940)

à la mémoire de notre ami Gérard Rippe

En 1975, Colette Beaune avait attiré l'attention sur un phénomène de ritualisation, au XV^e s., des obsèques nobles en France, par l'adoption d'une pompe funèbre de plus en plus normée – c'est-à-dire laissant de moins en moins de place à l'initiative personnelle – ainsi que par le rôle probable joué par les ordres de chevalerie dans le développement d'une commémoration collective et propre à entretenir une « meilleure conscience de la noblesse ».¹ Obsèques et commémoration serviraient ainsi à une bonne ou meilleure reproduction du groupe noble, en particulier en raison des aspects intégrateurs de ces pratiques collectives. Par ailleurs, le caractère constitutif de la commémoration dans la genèse et la reproduction des divers groupes sociaux a été particulièrement mis en valeur par les recherches des médiévistes allemands sur le phénomène de la *memoria*.² Bien que celles-ci aient porté principalement sur les [388] *soziale Gruppen* (« corps sociaux » comme les guildes, confréries et autres collectivités constituées par un découpage conscient au sein du continuum social),³ il apparaît que cette commémoration joue sur deux plans : d'une part, la commémoration réintègre idéellement les morts, « re-présentés » par l'évocation de leur nom, au milieu des vivants – aucun groupe social médiéval n'étant concevable hors de ses morts : il unit toujours les vivants et les

¹ C. Beaune, Mourir noblement à la fin du Moyen Âge, dans : *La mort au Moyen Âge (Colloque de la SHMES, Strasbourg, 1975)*, Strasbourg, 1976, p. 125-143, ici p. 142.

² Les travaux sur la *memoria* et ses aspects socialement constitutifs ont été impulsés par « l'école de Fribourg », autour de Gerd Tellenbach et surtout de Karl Schmid, et s'appuyaient initialement sur des sources essentiellement liturgiques (obituaires et *libri memoriales*). Ces travaux ont été poursuivis ensuite principalement à Münster autour de Joachim Wollasch, toujours dans une perspective liturgique, tandis que l'élargissement à une perspective plus généralement sociale a été entrepris depuis quelques années par Otto Gerhard Oexle (lui aussi issu de l'école de Fribourg-Münster) et ses disciples, au Max-Planck-Institut für Geschichte de Göttingen. Au-delà d'une vue trop étroitement liturgique, il convient désormais de considérer la *memoria* comme une composante fondamentale de toutes les formes d'organisation sociale médiévales mais aussi comme un « acte social total » qui engage la totalité des structures sociales. L'évolution historiographique apparaît clairement à travers la succession des volumes suivants : K. Schmid, J. Wollasch (dir.), *Memoria. Der geschichtliche Zeugniswert des liturgischen Gedenkens im Mittelalter*, München, 1984 (Münstersche Mittelalter-Schriften, 48); K. Schmid (dir.), *Gedächtnis, das Gemeinschaft stiftet*, München/Zürich, 1985; D. Geuenich, O.G. Oexle (dir.), *Memoria in der Gesellschaft des Mittelalters*, Göttingen, 1994 (Veröff. des Max-Planck-Instituts für Geschichte, 111); O.G. Oexle (dir.), *Memoria als Kultur*, Göttingen, 1995 (Veröff. des Max-Planck-Instituts für Geschichte, 121). Cf. aussi O.G. Oexle, Art. « Memoria, Memorialüberlieferung », dans : *Lexikon des Mittelalters*, VI, München/Zürich, 1993, col. 510-513. On pourra aussi se rappeler l'opinion ancienne de Lucien Febvre, selon qui l'étude de l'évolution d'un groupe social doit impérativement inclure celle de ses pratiques et représentations funéraires comme autant de révélateurs des représentations du groupe lui-même : « La mort dans l'histoire », *Annales E.S.C.* 7 (1952), p. 224.

³ En vertu de cette définition des *soziale Gruppen*, dont la traduction par « groupes sociaux » serait clairement erronée, la noblesse n'est ainsi pas considérée comme une telle *soziale Gruppe*, non plus que la paysannerie, la bourgeoisie ou le clergé (au contraire, p. ex., d'une communauté monastique).

morts.⁴ D'autre part, cette commémoration dote le groupe d'une histoire et donc semble l'inscrire dans la durée. La commémoration collective des membres individuels morts est donc, avec le serment mutuel initial et le repas commun à période régulière, l'un des trois facteurs indispensables à l'existence d'un groupe social.⁵

La question de la commémoration des nobles défunts prend une acuité particulière dans le cadre d'un phénomène particulier que j'appelle « sociogenèse de la noblesse », c'est-à-dire l'invention de « la noblesse » (*der Adel*) en tant que catégorie sociale, en Franconie – et sans doute toute l'Allemagne au sud du Main – dans la première moitié du XV^e s.⁶ Pour schématiser, on passe de nobles conçus individuellement et dont l'identité sociale découle de la naissance et de considérations fonctionnelles globales et générales à l'Occident, à une catégorie dotée d'un nom reconnu (« la noblesse »), de pratiques collectives (ligues, tournois, châteaux collectifs, armoriaux, etc.) et de discours homogénéisants (face aux parentèles, face aux princes et face aux villes). Désormais, à partir du milieu du XV^e s., un noble est avant tout *einer vom Adel*, c'est-à-dire « un homme de la noblesse », ce qui montre clairement combien l'identité du noble découle dorénavant de son appartenance au groupe de la noblesse – une appartenance elle-même discursivement fondée moins sur l'ascendance lignagère que sur le mariage des parents et grands-parents. La question qui se pose alors, par rapport au thème du présent colloque et aux deux observations présentées initialement, est : dans quelle mesure cette sociogenèse a-t-elle impliqué une modification des formes de commémoration ? Quand je dis « impliquer », je ne considère pas que de telles modifications doivent être conçues comme de simples *effets* du processus sociogénétique, comme des reflets de réalités qui leur seraient extérieures ou antérieures, mais bien plutôt comme des *facteurs* du processus sociogénétique. Bref, la [389] commémoration des morts a-t-elle servi – et si oui, comment ? – à la sociogenèse de la noblesse en Franconie à la fin du Moyen Âge ?

Dans la mesure où je m'intéresse à l'évolution éventuelle des formes de représentation de l'identité sociale à travers la commémoration de défunts nobles, je me suis penché plus particulièrement sur leurs monuments funéraires. Ceux-ci ont en effet une valeur sociale importante, en raison des moyens culturels, techniques et matériels qu'ils mobilisent, de leur fonction sotériologique (ils appellent à la prière pour le défunt) et de leur localisation dans les églises, qui constituent alors les lieux les plus essentiels de légitimation sociale : bref, on ne faisait pas n'importe quoi. Par ailleurs, ces monuments étaient faits sur commande, et l'on peut sans doute considérer ces tombeaux comme le résultat assez peu médiatisé de choix faits par les proches du défunt, eux-mêmes membres de l'aristocratie. Derrière la représentation du défunt, on trouverait donc un choix formel réfléchi, en partie collectif et probablement le plus souvent exogène (c'est-à-dire dû non pas au défunt lui-même, en fonction de sa conscience de soi, mais aux autres, donc en fonction de leur rapport avec le défunt). Bref, la représentation d'un rapport social, et non d'un individu. Enfin, les travaux d'histoire de l'art funéraire ont montré que la région qui m'intéresse a été le théâtre d'une innovation formelle très significative

⁴ Sur la communauté des morts et des vivants, cf. en particulier O.G. Oexle, *Die Gegenwart der Toten*, dans : H. Braet, W. Verbeke (dir.), *Death in the Middle Ages*, Louvain, 1983 (*Mediaevalia Lovanensia*, 1, 9), p. 19-77, et du même, *Die Gegenwart der Lebenden und der Toten. Gedanken über Memoria*, dans : K. Schmid (dir.), *Gedächtnis...*, p. 74-107.

⁵ Sur ce problème, il faut encore renvoyer aux travaux d'O.G. Oexle, en particulier (indépendamment de la période traitée) : *Liturgische Memoria und historische Erinnerung. Zur Frage nach dem Gruppenbewußtsein und dem Wissen von der eigenen Geschichte in den mittelalterlichen Gilden*, dans : N. Kamp, J. Wollasch (dir.), *Tradition als historische Kraft. Interdisziplinäre Forschungen zur Geschichte des früheren Mittelalters*, Berlin/New York, 1982, p. 323-340.

⁶ Cf. en particulier J. Morsel, *Changements anthroponymiques et sociogenèse de la noblesse en Franconie à la fin du Moyen Âge*, dans : M. Bourin, P. Chareille (dir.), *Genèse médiévale de l'anthroponymie moderne, III : Enquêtes généalogiques et données prosopographiques*, Tours, 1995, p. 89-119; du même, *Die Erfindung des Adels. Zur Soziogenese des Adels am Ende des Mittelalters – Das Beispiel Frankens*, dans : O.G. Oexle, W. Paravicini (dir.), *Nobilitas. Funktion und Repräsentation des Adels in Alteuropa*, Göttingen, 1997 (Veröff. des Max-Planck-Instituts für Geschichte, 133), p. 312-375; du même, *Das Geschlecht als Repräsentation. Beobachtungen zur Verwandtschaftskonstruktion im fränkischen Adel des späten Mittelalters*, dans : A. von Hülsen-Esch, O.G. Oexle (dir.), *Die Repräsentation der Gruppen. Texte – Bilder – Objekte*, Göttingen, 1998 (Veröff. des Max-Planck-Instituts für Geschichte, 141), p. 259-325.

pour moi, à la fin du XIV^e s. : le passage du gisant horizontal posé sur le sol et évoquant formellement le cadavre et son cercueil, à un monument vertical adossé au mur du bâtiment⁷ – donc infiniment plus visible et, partant, représentatif, en même temps qu'il tend à nier la mort du personnage. Il arrive d'ailleurs fréquemment que ces monuments verticaux redoublent la représentation funéraire, lorsqu'ils accompagnent une plaque tombale couvrant le caveau, laquelle plaque ne comporte en revanche aucune représentation figurée autre que les écus armoriés : on a donc une sorte de minoration de la commémoration de la personne sur le lieu de son ensevelissement au profit de sa « re-présentation » comme personne vivante (seule la légende signalant le décès de la personne statufiée).

On ne dispose actuellement pas d'une étude générale sur les marques d'identité sociale figurant sur les tombes et monuments funéraires. Ce que je présenterai ici ne sera donc qu'une première approche, portant sur l'examen de quelque 300 tombeaux de nobles laïcs des environs de 1300 à 1565.⁸ L'étude en sera cependant approfondie ultérieurement, afin notamment de préciser la chronologie des types de représentation funéraire.

[390-392 : planches photographiques 1 à 7]

[393] 1. LA NOBLESSE COMME GROUPE MATRIMONIALEMENT INTÉGRÉ

Contrairement à ce que fait habituellement l'histoire de l'aristocratie – quand elle ne se limite pas exclusivement aux hommes, au mépris de toute logique sociale –, je commencerai par les femmes, auxquelles le processus sociogénétique évoqué réserve une place essentielle.⁹

Dans la première moitié du XIV^e s., comme l'illustre le tombeau d'Agnes († 1349), épouse du sire Wiricho von Treuchtlingen, à Heidenheim,¹⁰ les quelques défuntés laïques et non princières repérables apparaissent aux côtés de leur époux, sur des tombeaux doubles qui présentent exclusivement les armoiries de l'époux, la femme n'étant désignée dans la légende que par son nom de baptême et comme *uxor* de son époux, complètement nommé, lui. Ceci correspond exactement au mode de désignation des femmes mariées dans les chartes et sur les sceaux de la région à cette époque.¹¹ Toutefois, vers le milieu du XIV^e s., un autre mode de représentation funéraire apparaît, qui associe deux écus armoriés, reliés par une croix (cf. les plaques tombales de Irmengard

⁷ H. Börger, *Grabdenkmäler im Maingebiet vom Anfang des XIV. bis zum Eintritt der Renaissance*, Leipzig, 1907 (Kunstgeschichtliche Monographien, 5), p. 57-75 ; H. Körner, *Grabmonumente des Mittelalters*, Darmstadt, 1997, p. 171-181.

⁸ Les plaques tombales et monuments funéraires ont été repérés à l'aide des séries *Die Kunstdenkmäler des Königreichs Bayern - Regierungsbezirk Unterfranken und Aschaffenburg*, 24 vol., München, 1912-1926 ; *Die Kunstdenkmäler von Bayern - Regierungsbezirk Mittelfranken*, 10 vol., München, 1924-1966 ; *Die Kunstdenkmäler von Bayern - Regierungsbezirk Oberfranken*, 2 vol. München, 1954-1961 ; A. von Öchelhäuser (éd.), *Die Kunstdenkmäler des Großherzogthums Baden*, IV (Kreis Mosbach), 2 vol., Freiburg im Br., 1896-1898 ; H. Lehfeld, G. Voß (éd.), *Bau- und Kunstdenkmäler Thüringens*, t. 34 (Kreis Meiningen), Jena, 1909 ; *Die Deutschen Inschriften*, t. 1, 8, 13, 15, 17, 18 et 27, Stuttgart/München/Wiesbaden, 1942-1988 ; H. Börger, *Grabdenkmäler*, op. cit. ; M.K. Rohe, *Die figürliche Grabplastik des bayerischen Untermaingaus von XII. bis zum Ende des XIV. Jahrhunderts*, (Diss. phil.) München, 1907 ; L. Bruhns, *Die Grabplastik des ehemaligen Bistums Würzburg während der Jahre 1480-1540*, Leipzig, 1912 ; W. Pinder, *Mittelalterliche Plastik Würzburgs. Versuch einer lokalen Entwicklungsgeschichte vom Ende des 13. bis zum Anfang des 15. Jahrhunderts*, Leipzig 1924 ; M.H. von Freeden, *Das wiedergefundene Grabmal des Grafen Gottfried von Rieneck (†1389)*, dans : *Würzburger Diözesangesichtsblätter*, 14/15 (1952/53), p. 321-336 ; J. Bier, *Das Denkmal Martins von Redwitz auf der Altenburg*, dans : *Bericht des Historischen Vereins für Bamberg*, 97 (1959/60), p. 173-179 ; K. Bauch, *Das mittelalterliche Grabbild. Figürliche Grabmäler des 11. bis 15. Jahrhunderts in Europa*, Berlin/New York, 1976 ; H. Körner, *Grabmonumente*, op. cit.

⁹ Cf. les travaux cités *supra*, n. 6.

¹⁰ Cf. ill. 1 : *Kunstdenkmäler/Mittelfranken*, VI : *Bezirksamt Gunzenhausen*, éd. G. Lill, München, 1937, p. 147 et 153 : légende : ANNO · DOMINI · MCCC · XLIX · IN · DIE · SANCTI · WUNNEBALDI · OBIT · AGNES · VXOR · WIRICI · DE · TREUHTLINGE [...].

¹¹ J. Morsel, *Personal Naming and Representations of Feminine Identity in Franconia in the 13th and 14th Centuries*, dans : M. Bourin, G. Beech (dir.), *Anthroponomy and Family Structures in the Middle Ages*, Kalamazoo, sous presse.

von F[] à Bödigheim, † v. 1360,¹² et de Katharina von Zimmern à Adelsheim, † 1360¹³) ou autrement (cf. la plaque tombale d'Agnes von Randersacker, † 1384, dans le monastère de Himmelspforten à Wurtzbourg, sur laquelle les deux écus sont reliés par un heaume surmonté d'un cimier¹⁴) : il s'agit des écus du père et de l'époux, la femme étant identifiée par son nom de baptême et son patronyme. On assiste ainsi à une « apparition » du père, tout à fait semblable à ce que l'on observe sur les sceaux au même moment – tandis que le texte des chartes continue en général encore à taire le patronyme de l'épouse.¹⁵

Une version un peu plus élaborée est celle de la plaque tombale d'Elisabeth Schenk von Erbach († 1383) dans le monastère de Himmelspforten, qui présente à gauche (c'est-à-dire héraldiquement à droite, par rapport à la personne fictive se tenant derrière l'écu et face à l'observateur) deux écus pour son époux (les père et mère de celui-ci) et à droite (héraldiquement à gauche) deux pour elle-même (ses propres père et mère). Elisabeth avait aussi, dans le même monastère, un monument funéraire vertical sur lequel elle était représentée en pied, encadrée des mêmes écus.¹⁶ Exactement le même principe figure sur le monument funéraire de sa fille Margarethe von Hutten († 1400), au même endroit et probablement dû au même atelier, ainsi que sur la plaque tombale de celle-ci¹⁷ : écus armoriés des parents de son époux à gauche [394 : **planches photographiques 8 à 10**] [395] (droite héraldique) et de ses parents à droite (gauche héraldique¹⁸). Il est tout à fait possible que ce qui apparaît comme une innovation formelle soit dû surtout au rang baronal d'Elisabeth Schenk von Erbach (au contraire de son époux qui, en dépit de ses fonctions importantes dans l'évêché de Wurtzbourg, n'était qu'un chevalier), la pratique des écus multiples étant courante dans la haute aristocratie). D'ailleurs, elle était désignée par des légendes plutôt « archaïques », dans la mesure où Elisabeth apparaît exclusivement comme *uxor* ou *fraue* de son époux. En revanche, si sa fille Margarethe est bien mentionnée comme *uxor* de son époux (Apel Fuchs), elle arbore aussi son propre patronyme (Hutten).

Le tombeau, dans le même monastère, de Katharina von Bibra († 1415),¹⁹ épouse du petit-fils d'Elisabeth Schenk von Erbach fait en revanche apparaître une nouveauté remarquable : les quatre écus des coins ne correspondent plus aux deux parents de l'époux et deux parents de la femme, mais aux quatre aïeuls de la seule femme. Il s'agit là du modèle définitif de représentation des femmes nobles sur leurs tombeaux, simplement augmenté à huit écus vers 1550. De la même façon, les chartes définissent exactement au même moment, dans les premières années du XV^e s., un mode systématique de désignation des femmes : nom de baptême + patronyme de l'époux + *geboren* (« née ») + patronyme de la femme (par exemple *Anna von Reinstein, geboren von Adelsheim*,²⁰ « Anna von Reinstein, née von Adelsheim »). Les années autour de 1400

¹² Cf. ill. 2 : *Inschriften*, 8 : *Die Inschriften der Landkreise Mosbach, Buchen und Miltenberg*, éd. H. Köllenberger, Stuttgart, 1964, n° 147 ; légende : + ANNO M · CCC · [LX] · FERIA · I[I]II · AN · PVRFICATIONEM · BEATE · MARIE · V..... · IRMENGARDIS · DE · F...

¹³ Cf. ill. 3 : *ibidem*, n° 148 ; légende : + ANNO · DOMINI · [M] CCC · LX · VIII · KALENDAS · AVGVSTI · OBIIT · KAT · ERINA · DE · ZIMMERN.

¹⁴ Cf. ill. 4 : *Inschriften*, 27 : *Die Würzburger Inschriften bis 1525*, München, 1988, n° 110 et ill. 51 ; légende : + ANNO · DOMINI · M · CCC · LXXXIII · VI · KALENDAS · DECEMBRIS · OBIIT · AGNES · DE · RANDSOC[ER VX]OR · IOHANIS · DE · GRVNBACH ·

¹⁵ Morsel, Naming..., *op. cit.*

¹⁶ Cf. ill. 5-6 : *Würzburger Inschriften*, n° 108 et ill. 48 (plaque tombale), et 109 et ill. 59 (monument funéraire) ; légendes : + ANNO · DOMINI · M · CCC · LXXXIII · II · NONAS · OCTOBRIS · OBIIT · ELISABET · VXOR · DOMINI · CV[NR]A[DI · MI]L[IT]I[S · DE · HVTEN (plaque tombale), et + anno · domini · m°ccclxxxiii · an · sant · michels athen · tag · vm vesperzit · starp · elsbet hern cunrats · fraue · uon · hutten (monument).

¹⁷ Cf. ill. 7 : *Würzburger Inschriften*, n° 135, ill. 60 (monument funéraire) ; légende : + anno · domini · m° · cccc · in · die · sancti · laurenti · obiit · margareta · de · hutten · vxor · appelloni · fhus · cuius · anima · requiescat · in · pace · amen. La plaque tombale (décrite dans *Kunstdenkmäler/Unterfranken*, XII : Stadt Würzburg, éd. F. Mader, München, 1915 (réimp. 1981), p. 227, et *Würzburger Inschriften*, n° 134) a été détruite en 1945.

¹⁸ Pour éviter de surcharger inutilement le texte, je signale ici que je ne donnerai désormais que les positions en fonction de l'observateur, et non pas héraldiquement.

¹⁹ Cf. ill. 8 : *Würzburger Inschriften*, n° 170 et ill. 61 ; légende : anno · domini · m · ccc · xv · in die sancte · margarete · uirginis obiit · domina · katerina · uxor · cunradi · de hutten · cuius · anima · requiescat · in · pace.

²⁰ Bayerisches Staatsarchiv Würzburg, Lb. 11, f° 35r (1402).

sont donc décisives pour l'élaboration des instruments de représentation de l'identité sociale de la femme aristocratique, morte ou vive – et il en va de même pour les sceaux, qui voient le triomphe du type où la femme est désignée par les armoiries et le patronyme de son père.²¹

D'une manière générale, l'évolution se traduit donc par l'apparition de l'identité de naissance, c'est-à-dire l'attribution à la femme d'une « marque d'origine ». Il faut souligner le caractère *discursif* du changement : ce qui change n'est évidemment pas la position de la femme mariée au sein de sa parenté et par rapport à celle de son mari, mais la représentation généalogique que l'on en donne. Cette évolution n'est en fait qu'un élément de celle, plus générale, qui se traduit par la mise en place d'un discours « lignager »,²² définissant le *Geschlecht* en tant que dimension première de l'appartenance parentale, présenté comme une ligne de filiation et qui concerne les hommes comme les femmes : on reste quoi qu'il arrive membre du *Geschlecht* où l'on est né. Corrélativement, le *Geschlecht* devient dès lors, de manière discursive, le lieu social où l'on va prendre épouse.²³ Sous-jacente à cette évolution des représentations [396] de l'identité féminine, c'est ainsi un changement dans la conception de l'alliance qui se déroule : la femme, qui se fondait auparavant dans le *Geschlecht* de son époux, conserve désormais une trace indélébile de son propre *Geschlecht*. Le mariage n'est donc plus présenté comme absorbant les femmes, il les positionne entre deux *Geschlechter* – ce que manifeste de façon éclatante le nouveau système anthroponymique.

En ce qui concerne nos tombeaux, le passage du seul écu du mari aux quatre des aïeux de la femme, donc la minoration du statut de femme mariée au profit de l'origine parentélaire de la femme, ne devrait ainsi pas être conçu comme le signe d'une évacuation pure et simple de l'alliance matrimoniale dans la définition de l'identité de la femme noble. Celle-ci n'est plus chargée de représenter l'alliance qu'elle a elle-même contribué à réaliser (avec son mari), mais les alliances dont elle est le produit – et ce sont ses propres enfants qui seront chargés de représenter et donc de pérenniser sa propre alliance matrimoniale. Que l'on ait bel et bien affaire à une logique de représentation matrimoniale apparaît clairement sur certains tombeaux, sur lesquels des rameaux reliant entre eux les écus²⁴ – rameaux qui explicitent l'alliance matrimoniale²⁵ à

²¹ Morsel, Naming..., *op. cit.*

²² Morsel, Geschlecht..., *passim*. La notion de « lignage » ne peut guère s'employer qu'avec des guillemets, car il ne s'agit en aucun cas de la notion couramment employée par les anthropologues de la parenté, mais purement et simplement une représentation, un objet de discours. Le terme « lignage » sera ici par conséquent systématiquement évité au profit du terme *Geschlecht* (pluriel : *Geschlechter*). L'adjectif « lignager » sera toutefois utilisé, afin d'éviter la périphrase « se rapportant au(x) *Geschlecht(er)* ».

²³ Cf. la *Turnierchronik* de Jörg Rugen (*Das Turnierbuch des Ludwig von Eyb (cgm 961). Edition und Untersuchung, mit einem Anhang: Die Turnierchronik des Jörg Rugen (Textabdruck)*, éd. H. Stamm, Stuttgart, 1986, p. 133 : *und welcher... in das geslecht weibt...*) ; ou encore, dans une région voisine, la chronique lignagère de Philippe von Flersheim (H.H. Kehrer, « Die Familie von Sickingen und die deutschen Fürsten 1262-1523 », *Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins* 127 (1979), p. 88 : *...euch und euere kinder desto mehr zu guten, ehrlichen, dapffern geschlechten verheuraten und sich nit in die geschlechter, da alein reichthumb und kein freundschaft zu erwarten, verheuraten...*).

²⁴ Deux formes complémentaires se rencontrent : sur la tombe de Magdalena von Horneck née von Bettendorf, morte de 8 mars 1493 et ensevelie à Hochhausen (à proximité de Mosbach), les deux écus du haut (= le père et la mère de Magdalena) sont reliés par des branches entrelacées. Sur les deux statues, attribuées à Tilman Riemenschneider ou à son atelier, d'Elisabeth Stibar, née von Grumbach, et de son époux Heinrich Stibar, morts respectivement le 30 août et le 21 septembre 1507 et enterrés à Buttenheim, à proximité de Bamberg, ce sont les écus latéraux (= des grands-pères en haut et des grands-mères en bas) qui sont reliés deux à deux par des troncs d'arbres ébranchés : cf. Morsel, *Geschlecht...*, ill. 1 et 2.

²⁵ Le motif arboré sert ainsi ici, aux alentours de 1500, à la représentation de l'alliance de deux lignages à travers le mariage, à la manière de ce que C. Klapisch-Zuber a observé sur une miniature flamande des environs de 1530 représentant la généalogie de l'enfant Fernando de Portugal : C. Klapisch-Zuber, La genèse de l'arbre généalogique, dans : M. Pastoureau (dir.), *L'arbre. Histoire naturelle et symbolique de l'arbre, du bois et du fruit au Moyen Âge*, Paris, 1993 (Cahiers du Léopard d'or, 2), p. 42 (ill. 2, p. 62). Il faut ici rappeler, à la suite de C. Klapisch-Zuber mais aussi d'A. Guerreau-Jalabert, La Vierge, l'arbre de Jessé et l'ordre chrétien de la parenté, dans : D. Iogna-Prat, É. Palazzo, D. Russo (dir.), *Marie. Le culte de la Vierge dans l'Occident médiéval*, p. 137-170, que contrairement à ce que le sens commun pourrait laisser croire, le motif de l'arbre n'est pas prioritairement conçu de manière générative, pour représenter des rapports d'engendrement : l'arbre généalogique est une représentation tardive (cf. aussi J. Morsel, *Geschlecht...*, p. 285-290), car il a dû faire face à de multiples représentations de l'arbre comme figuration de rapports logiques ou de *caritas* (arbres des vertus et vices, arbre de Jessé). Or, le mariage lui-même, indépendamment des enjeux qui ont pu présider à sa conclusion et de la pratique physique censée s'y épanouir, était conçu comme devant également être le lieu d'une cir-

l'arrière-plan de la juxtaposition habituelle. La figuration des quatre écus sur les tombeaux doit donc être considérée avant tout comme la représentation d'un *champ matrimonial*. Sachant par ailleurs que l'écu armorié est alors, dans les discours aristocratiques, considéré comme renvoyant non pas à un individu mais à un *Geschlecht*,²⁶ la femme apparaît donc clairement comme le produit de trois alliances matrimoniales entre, au-delà des quatre personnes effectivement alliées, quatre *Geschlechter*. On voit bien que ces tombeaux servent désormais avant tout à manifester l'insertion matrimoniale de la défunte dans un réseau social qu'il faudra caractériser.

[397-398 : planches photographiques 11 à 13]

[399] Avant cela, il convient de se pencher sur la situation des hommes. La représentation funéraire initialement la plus courante est celle de l'écu armorié accompagné d'une inscription identifiant le défunt, à l'exemple du tombeau de Berthold von Mässingen († 1285), à Obermässing.²⁷ Au XIV^e s., l'écu est le plus souvent timbré, c'est-à-dire surmonté d'un heaume orné d'un cimier (cf. le tombeau de Lupold von Speckfeld, † 1376, au monastère de Himmelspforten²⁸) – une représentation qui perdure jusqu'au XVI^e s. (cf. la plaque tombale de Konrad von Steinau-Steinrück, † 1500, dans la Ritterkapelle de Haßfurt²⁹ – on notera l'apparition, sur laquelle je reviendrai plus loin, de 4 écus armoriés autour de l'écu timbré, qui sont également ceux des 4 aïeuls de Konrad von Steinau-Steinrück) mais en perdant de plus en plus d'importance.

Depuis le XIV^e s. en effet, les deux-tiers des représentations funéraires présentent désormais une statue du défunt, allongé sur le dos, en armure mais à visage découvert (contrairement à ce que l'on pouvait trouver au XIII^e s.), armé d'une épée et accompagné d'un écu armorié et timbré (cf. la tombe de Heinrich von Seinsheim, † 1345, à Mariaburghausen³⁰). Au cours des années 1380, le gisant est remplacé presque partout par un monument vertical, sur lequel la lance devient l'attribut principal – et le pendant très net de la crosse épiscopale des tombeaux d'évêques qui suivent la même évolution formelle. L'association d'armoiries comme chez les femmes mariées (père et conjoint) ne se rencontre qu'exceptionnellement chez les hommes, et uniquement dans les années 1380-1400 – à un moment où certains hommes adjoignent également à leur patronyme celui de leur mère.³¹ Après cette période, la représentation funéraire tout comme l'anthroponymie masculines se concentrent de nouveau sur les seuls armoiries timbrées et patronymes des hommes.

La figuration armoriée des quatre aïeuls des hommes (en fait des quatre *Geschlech-*

culat de *caritas* entre époux – il est ainsi rigoureusement logique, par exemple, que le terme moyen-haut-allemand *ehe* puisse tout autant désigner le mariage que la (première ou deuxième) alliance entre Dieu et les hommes.

²⁶ Cf. Morsel, *Geschlecht...*, p. 271-276. Il faut d'ailleurs signaler que *schild* (« écu ») ou *wappen* (« armoiries ») sont deux mots synonymes de *geschlecht*, et aussi l'absence de brisures, écartelés ou autres formes d'adaptation des armoiries à un individu.

²⁷ Cf. ill. 10 : *Kunstdenkmäler/Mittelfranken, III : Bezirksamt Hilpoltstein*, éd. F. Mader, München, 1929, p. 256-258 ; légende : *VNDER DISEM STEINE RVET · DAZ · GEBEINE PERHTOLDS VON MEZINGE DER AVF DEN GEDINGE SIN SELE EWIGZ GESESE STIEFTER DIZ HVSES · IST · GEWESE. DAZ · GESCHACH IN DEN IAREN DA · VON CRISTES · GEBVRT · WAREN TVSENT · CCLXXXV · IAR. DAZ WIZZET · FVRWAR [...]*.

²⁸ Cf. ill. 11 : *Würzburger Inschriften*, n° 96 et ill. 46 ; légende (mutilée) : *+ ANNO · DOMINI · M CCC · LXXVI · LVPOLDVS DICTVS · DE · SPEKFELT ·*

²⁹ Cf. ill. 12 : *Inschriften, 17 : Die Inschriften des Landkreises Haßberge*, München, 1979, n° 58 et ill. 20 ; légende : *Anno Domini M xv° Am Samstag nach Ambrosi Starbe der Erber vnd vest Kuncz von steinaw Steinruck Gnant.*

³⁰ Cf. ill. 13 : *ibidem*, n° 5 et ill. 3, ainsi que *Kunstdenkmäler/Unterfranken*, éd. H. Karlinger, München, 1912, p. 118 et planche VIII ; légende : *+ ANNO · DOMINI · M° · C · C° · C · XL° · U · OBIT · HEYNRICUS · MILES · DE · SA · UENSHEYM · XU · KAL · FEBR.*

³¹ Cf. Morsel, *Changement...*, p. 94-95. Un cas spectaculaire me semble être fourni par la tombe d'Eberhard von Rosenberg (†1387) à Wölchingen (près de Boxberg), qui représente un homme en armure, la tête encadrée par les écus des Rosenberg (à sa droite) et des Thüngen (à sa gauche) : *Inschriften, 1 : Die Inschriften des badischen Main- und Taubergrundes (Wertheim, Tauberbischofsheim)*, Stuttgart, 1942, n° 117. Or, celui-ci est très certainement le fils d'un Rosenberg et d'une Thüngen qui apparaît dans les sources comme *Eberhard von Rosenberg genannt von Thüngen (Würzburger Urkundenregesten vor 1400*, éd. W. Engel, Würzburg 1958, n° 163 : 1372; cf. aussi Staatsarchiv Wertheim, Gemeinschaftliches Archiv, XI U, 1 : 1357). Cette tombe est la seule que je connaisse où un homme soit accompagné de l'écu du père et de la mère; les deux fils d'Eberhard, Arnold et Eberhard, enterrés dans la même église en 1447 et 1449, ne présentent que l'écu des Rosenberg.

ter dont ils sont le produit matrimonial) semble n'apparaître que vers le milieu du XV^e siècle et ne se généralise qu'à partir des années 1490 (cf. les tombeaux d'Eberhard von Grumbach, † 1487, à Rimpar,³² et le monument funéraire de Johann von Bibra († 1473) érigé v.1508 à Bibra³³). Des monuments dotés de 8 armoiries [400 : planches photographiques 14 et 15] [401] apparaissent au XVI^e s., voire même de 16 écus dans les années 1580.³⁴ Ce mode de représentation est donc général sur tous les tombeaux nobiliaires après le milieu du XV^e siècle.

Ainsi, les tombeaux féminins servent plus précocement et plus massivement à la représentation des liens du mariage (d'abord par la présence des écus de naissance et de mariage, puis par celle des quatre écus) que ceux des hommes, où se rencontre longtemps (de la fin du XIII^e à la fin du XV^e siècle) la figuration du seul écu armorié et timbré, seul ou accompagnant la statue du guerrier, comme s'il revenait plutôt aux femmes d'exprimer l'intégration des *Geschlechter* dans le réseau matrimonial, tandis que les hommes se devaient plutôt de manifester leur appartenance au *Geschlecht* paternel.³⁵ Les anthroponymies féminine et masculine vont d'ailleurs dans le même sens. On notera également qu'en vertu des normes canoniques de composition – qui hiérarchisent droite/gauche et haut/bas –, ces représentations donnent le primat absolu au père du père, la présence supplémentaire du heaume du *Geschlecht* paternel, fréquente sur les tombeaux masculins, venant renforcer l'appartenance principale à celui-ci. Le modèle de représentation funéraire qui encadre chaque défunt des écus armoriés de ses aïeuls masculins et féminins et qui devient le type absolument dominant semble ainsi tenter d'articuler deux discours parentaux, celui sur l'intégration parentélaire, cognatique, et celui sur le *Geschlecht* comme lieu d'identification pertinente de l'individu.

Or, cet effort d'articulation ne correspond nullement à un jeu abstrait ou purement gratuit : ce qui est en effet en jeu, c'est « l'absorption » des tensions existant au sein du

³² Cf. ill. 14 : *Kunstdenkmäler/Unterfranken, III : Bezirksamt Würzburg*, éd. F. Mader, München, 1911, p. 126 et planche VI ; légende : *Anno domini · M · cccc · lxxxvii · an sant Affra · tag · Starbe · der · Gestreng · vnd · fest · her · Ebierhart · von · grumbach · Ritter · zu Rimpar · dem got gnad · amen.*

³³ Cf. ill. 15 : *Kunstdenkmäler Thüringens*, p. 303-304 ; H. von Hintzenstern, *Die Altäre in Bibra aus Riemenschneiders Werkstatt*, Berlin, 1961, planche 4 ; Bier, *Denkmal*, p. 177. Légende : *Anno · domini · M · cccc · lxxiii · decima · die · mensis · february · obyt · ualidus · nobilis · johannes · de · Bibra · genitor · reverendi · domini · laurency · episcopi · herbipolensis · cuius · anima · requiescat · in · pace · amen.*

³⁴ Tout ceci se rencontre également dans le Kraichgau voisin : cf. A. Seeliger-Zeiss, *Grabdenkmäler der Kraichgauer Ritterschaft. Ausgewählte Beispiele von der Spätgotik bis zum Frühbarock*, dans : S. Rhein (dir.), *Die Kraichgauer Ritterschaft in der Frühen Neuzeit*, Sigmaringen, 1993 (Melanchthon-Schriften der Stadt Bretten, 3), p. 215-256. Les datations des premières tombes à quatre écus en Franconie avancées par S. Frhr. von Pölnitz, « *Stiftsfähigkeit und Ahnenprobe im Bistum Würzburg* », *Würzburger Diözesangeschichtsblätter*, 14/15 (1952/53), p. 349-355, peuvent difficilement être retenues : je n'ai par exemple trouvé aucune trace de celle de 1380, attribuée à un certain Reinhard von Kospoth, censé être enterré à Würzburg. Celle de 1383 semble être celle d'Elisabeth Schenk von Erbach, mais on a vu que les quatre écus qui l'ornent sont les deux écus des parents d'Elisabeth et les deux écus des parents de son mari. La tombe du chevalier Peter von Stettenberg († 1428), dans le monastère de Bronnbach (près de Wertheim), qui représente le cas le plus précoce d'une représentation à quatre écus, est en réalité contemporaine de celle de son fils Peter († 1441) – laquelle représente pour sa part un cas de représentation de huit écus tout à fait exceptionnel, tant par sa précocité que par le choix figuratif retenu : les armes des quatre aïeuls du défunt sont représentés sur sa propre armure, deux des écus des quatre bisaïeuls complémentaires figurent dans les coins inférieurs de la plaque et les deux autres au-dessus de la plaque elle-même, sous un gable. Il faut sans doute tenir compte de cette profonde originalité de représentation (encore qu'on puisse la rapprocher de celle du comte Johann I^{er} de Wertheim, dans l'église paroissiale de Wertheim, qui est représenté avec une cotte d'armes armoriée en forme d'écartelé) dans l'évaluation de la portée de ces deux tombeaux pour la question qui m'occupe ici : ils montrent en tout cas que ce mode de représentation était possible, ce qui donne d'une certaine manière plus de poids au fait que la représentation funéraire masculine ne l'ait adopté que plus tardivement.

³⁵ On notera d'ailleurs le traitement clairement différencié des hommes et des femmes dans un ensemble de quatre tombeaux dans la chapelle Voit von Rieneck à Karlstadt (*Kunstdenkmäler/Unterfranken, VI : Bezirksamt Karlstadt*, éd. A. Feulner, München, 1912, p. 102-107) : ces quatre tombeaux, produits ensemble et par un même atelier vers 1504, représentent deux hommes et deux femmes (formant deux couples). Tous présentent une statue en pied avec les quatre écus en coin habituels, mais les deux épouses (et seulement elles) sont également pourvues d'un cinquième écu, portant les armoiries des Voit von Rieneck, installé aux pieds de la défunte entre les deux écus inférieurs (cf. ill. 9 : tombeau de Barbara Voit von Rieneck née vom Stein, † 1465 ; légende : *Anno · domini · m° · cccc° · lxxv° · den · heylgen · karfreytag · tzu · nacht · Starb · die · Erbere · fraw · barbara · voytein · von · ryneck · geporn · vom · steyn · stufftereyn · eyner · ewigen · gedechtnys · tzu · allen · hoen · festen · der · got · genedig · seyn · amen* ·). Ainsi, seules les femmes apparaissent comme étant mariées c'est-à-dire, étant donné le groupe défini que forment ces quatre tombeaux, qu'elles seules sont chargées de manifester le lien social articulant deux à deux les défunts. L'alliance matrimoniale apparaît ainsi bien comme une « affaire de femmes »...

groupe nobiliaire en cours de recomposition, du fait d'une reproduction seigneuriale [402] de plus en plus nettement organisée de façon patrilinéaire (par exhéredation des filles dotées) et soutenue comme telle par les princes, qui jouent visiblement le *Geschlecht* contre « la noblesse ». Cette reproduction sous forme de lignées seigneuriales (« topolinéaire »³⁶) passe en effet par la démarcation constante entre voisins et la pratique régulière de la faide – que soutiennent explicitement certains princes en même temps qu'il contribuent à faire du *Geschlecht* le cadre fondamental de la transmission successorale...³⁷

Derrière l'évolution du programme iconographique des tombeaux, c'est donc un tout autre enjeu que de la simple évolution stylistique ou juridique qu'il faudrait voir.³⁸ C'est de la constitution de « la noblesse » qu'il en va.

[403] 2. LA NOBLESSE COMME GROUPE « À PART »

Les écus armoriés ne représentent cependant qu'une partie du programme iconographique de la plupart des tombeaux : je l'ai dit, à partir du XIV^e s., ils sont complètement remplacés par des personnages chez les femmes, et très largement chez les hommes. La statuaire est donc l'autre aspect à prendre en compte. Je laisserai cependant de côté la dimension religieuse des épitaphes, sur lesquelles les personnages sont représentés en prière et à genoux.³⁹

Je commence cette fois par les hommes, qui présentent ici les éléments les plus intéressants. La comparaison des tombeaux de Heinrich von Seinsheim, de Johann von Bi-

³⁶ La notion de « topolignée » a été forgée par A. Guerreau-Jalabert, *El sistema de parentesco medieval: sus formas (real/espiritual) y su dependencia con respecto a la organización del espacio*, dans : R. Pastor (dir.), *Relaciones de poder, de producción y parentesco en la Edad Media y Moderna. Aproximación a su estudio*, Madrid, 1990, p. 102-104, ainsi que : Prohibitions canoniques et stratégies matrimoniales dans l'aristocratie médiévale de la France du Nord, dans : P. Bonte (dir.), *Épouser au plus proche. Inceste, prohibitions et stratégies matrimoniales autour de la Méditerranée*, Paris, 1994, p. 313-314, pour désigner les séries effectives d'héritiers des terres et du pouvoir sur les hommes y affèrent, lignées d'héritiers pensées et données comme une succession continue de père en fils mais où les ruptures nées des aléas biologiques, ou leur anticipation, provoquent des sauts latéraux vers d'autres parents (éventuellement par les femmes).

³⁷ J. Morsel, *Das sy sich mitt der besstenn gewarsamig schicken, das sy durch die widerwertigenn Franckenn nitt nidergeworffen werdenn. Überlegungen zum sozialen Sinn der Fehdepraxis am Beispiel des spätmittelalterlichen Franken*, dans : D. Rödel, J. Schneider (dir.), *Strukturen der Gesellschaft im Mittelalter – Interdisziplinäre Mediävistik in Würzburg*, Wiesbaden, 1996, p. 140-167 ; du même, *La noblesse contre le prince. L'espace social des Thüngen à la fin du Moyen Âge (Franconie, ca.1250-1525)*, Sigmaringen, sous presse (Beihefte der Francia, 49) ; du même : À quoi sert le service de l'État ? Carrières, gains, attentes et discours dans l'aristocratie franconienne à la fin du Moyen Âge, dans : S.H.M.E.S. (dir.), *Les serviteurs de l'État au Moyen Âge (XXIX^e Congrès de la S.H.M.E.S., Pau, 1998)*, Paris, sous presse. Du point de vue discursif, il apparaît que ce sont les *Geschlechter* qui sont présentés comme se livrant des faides par l'intermédiaire de certains de leurs membres, tandis que dans la pratique, l'examen précis des participants montre que l'on observe un recrutement beaucoup plus large, débordant largement sur les affins, et inversement l'absence d'une cohésion du *Geschlecht* face à un prétendu ennemi commun,

³⁸ Je prends ainsi le contre-pied de l'hypothèse de Pölnitz, *Stiftsfähigkeit*, qui ne voit dans l'adoption du modèle tombal avec quatre écus que la conséquence de l'introduction dans les chapitres cathédraux de la région d'un recrutement soumis à la preuve de quatre aïeuls nobles. A.L. Veit, « Geschichte und Recht der Stiftsmäßigkeit auf die ehemals adeligen Domstifte von Mainz, Würzburg und Bamberg », *Historisches Jahrbuch* 33 (1912), p. 323-358, avait pourtant montré que cette pratique ne semble devenir une règle que dans le courant du XV^e siècle, de même que l'exigence de huit aïeuls nobles ne devient obligatoire à Bamberg qu'au XVI^e siècle ; ce n'est pas parce que certains chanoines ont antérieurement et isolément déclaré avoir quatre ou huit aïeuls nobles au lieu des deux ou, selon l'époque, quatre exigés que l'on doit remonter cette pression dans le temps. En outre, s'il y avait lien de cause à effet entre exigences capitulaires et représentation des écus des aïeuls, on aurait déjà dû voir représenter antérieurement les écus des deux parents – ce qui n'est pas le cas – et l'on aurait pu s'attendre à ce que les hommes nobles adoptent massivement une forme de représentation qui devait mettre en scène une capacité capitulaire qui leur était si importante – ce qui n'est pas non plus le cas et pose en outre le problème du rapport entre preuve de noblesse orientée vers l'avenir (pour devenir chanoine) et figuration des quatre aïeuls d'un défunt. Que faire enfin de la figuration de huit écus chez un Peter von Stettenberg le Jeune, mort en 1441 (cf. *supra*, n. 34, et Pölnitz, p. 353-354), à une époque où nulle part n'est exigée la preuve de huit aïeuls nobles ? On ne peut en revanche qu'être frappé de la concomitance entre les changements dans la représentation funéraire et ceux que l'on peut observer dans le domaine de la sigillographie et de l'anthroponymie, des changements dont le sens premier me semble être d'articuler les deux dimensions de l'appartenance lignagère et de l'insertion par le mariage dans la noblesse.

³⁹ Sur les épitaphes et leur spécificité, cf. S. Bäuml, *Der Mensch in seiner Frömmigkeit. Epitaph – Wandgrabmal – Stifterbild*, dans : R.A. Müller (dir.), *Reichstädte in Franken. Aufsätze 2: Wirtschaft, Gesellschaft und Kultur*, München, 1987, p. 231-243.

bra et d'Eberhard von Grumbach, déjà rencontrés, et aussi celui de Hans von Schaumberg († 1501), dans la Ritterkapelle de Haßfurt,⁴⁰ montre en effet une nette évolution de l'équipement. L'épée reste certes centrale, mais le bouclier disparaît et l'on voit apparaître soit des lances, soit des masses d'arme. Par ailleurs, l'armure se modifie visiblement. Sans entrer dans les détails techniques, l'armure de 1345 est une « armure de guerre » classique au XIV^e s. de même que l'armement, tandis que les armures et armes de la fin du XV^e et début XVI^e s. ici présentées sont des équipements de tournoi ou de joute.⁴¹ Les heaumes de Grumbach et de Schaumberg sont des heaumes de joute (*Rennhelm*), celui qui figure aux pieds de Bibra est un heaume de tournoi (*Kolbenhelm*), coiffé d'un cimier, qui est également devenu l'ornement spécifiquement noble pour le timbrage des écus.⁴² Il en va de même des cuirasses elles-mêmes, ouvragées, mais aussi pourvues d'un crochet pour supporter la lance (cf. notamment Bibra, mais aussi Schaumberg). Les armes autres que les épées sont aussi spécifiques à l'univers du tournoi :⁴³ la lance de joute de Schaumberg et la masse d'arme [404-406 : planches photographiques 16 à 19] [407] de Grumbach. Bref, ce n'est pas en guerrier que se fait représenter le noble de la fin du Moyen Âge, mais en « tournoyeur ». Ceci s'observe sur l'ensemble des statues de nobles à partir de la fin du XV^e s.

Ceci est d'autant plus intéressant que le tournoi a précisément constitué en Franco-nie et Haute-Allemagne le lieu où s'est définie, sélectionnée (par les femmes!) et comptée « la noblesse » en cours de formation, moyennant quoi « tournoyeurs » devient synonyme de « vrais nobles » à la fin du XV^e s. et qu'une gravure de Lucas Cranach des environs de 1507, intitulée « la noblesse », représente purement et simplement un cavalier équipé pour le tournoi...⁴⁴ L'homogénéité et la systématisme de la représentation funéraire du noble en « tournoyeur » contribue ainsi à donner une image homogène et spécifique de « la noblesse », alors les feuilles volantes et les traités sur la noblesse touchent finalement un public assez restreint.

L'examen de la statuaire féminine montre qu'elle présente en revanche assez peu de spécificités, mis à part une évolution du vêtement, observable quant à elle dans toutes les catégories sociales représentées funérairement.⁴⁵ La comparaison d'une femme no-

⁴⁰ Cf. ill. 16 : *Inschriften Haßberge*, n° 74 et ill. 25 ; légende : *Anno · domini · m° CCCC · i° · am · son tag · nach · kathe-rine · starb · der · hochgelert · erber · vnd · vest · herr · hans · von · schaumberg · licenciat · zu · berg · dem · got · gnad · amen ·*

⁴¹ Pour l'identification et la connotation au tournoi des armes et armures représentées, cf. R.W. Horst, *Die deutschen Rittergrabmäler der Gotik als künstlerische Bildquellen zur historischen Waffenkunde*, Bonn (Diss. phil.), 1923 ; G. Bräutigam, *Die Darstellung des Verstorbenen in der figürlichen Grabplastik Frankens und Schwabens vom Ende des 13. Jahrhunderts bis um 1430*, Erlangen (Diss. phil.), 1953 ; O. Gamber, « Harnischstudien VI : Stilgeschichte des Plattenharnisches von 1440-1510 », *Jahrbuch der Kunsthistorischen Sammlungen in Wien N.F.* 15 (1958), p. 31-102 ; E. Wagner, Z. Drobná, J. Durdik, *Tracht, Wehr und Waffen des späten Mittelalters (1350-1450)*, Praha, 1957 ; A. von Reitzenstein, *Der Ritter im Heergewäte*, dans : *Studien zur Geschichte der europäischen Plastik. Festschrift für Theodor Müller*, München, 1965, p. 73-95 ; O. Gamber, *Ritterspiel und Turnierrüstung im Mittelalter*, dans : J. Fleckenstein (dir.), *Das ritterliche Turnier. Beiträge zu einer vergleichenden Formen- und Verhaltensgeschichte des Rittertums*, Göttingen, 1985 (Veröff. d. Max-Planck-Instituts f. Gesch., 80), p. 513-531 ; H. Kühnel, *Bildwörterbuch der Kleidung und Rüstung*, Stuttgart, 1992. Sur l'aspect socialement codé du choix des armes représentées, cf. notamment H. Valentinitzsch, *Die Aussage des spätmittelalterlichen Grabmals für die adelige Sachkultur*, dans : *Adelige Sachkultur des Spätmittelalters (Internationaler Kongreß, Krems-an-der-Donau, 22.-25. September 1980)*, Wien 1982, p. 283-285.

⁴² Horst, *Rittergrabmäler...*, p. 57, et Bräutigam, *Grabplastik...*, p. 69, montrent que les heaumes de joute et de tournoi ne se répandent qu'au XV^e s. sur les tombeaux nobiliaires : le heaume de joute (*Stechhelm*, remplacé plus tard par le *Rennhelm*) après 1400, le heaume de tournoi (*Spangen-* ou *Kolbenhelm*) à partir des années 1430 (un seul exemple antérieur connu, en Souabe, pour un défunt de 1421 : Bräutigam, *Grabplastik...*, p. 167). La diffusion du heaume de tournoi, qui apparaît comme un symbole exclusivement noble, tandis que le *Spangenhelm* est également adopté par l'aristocratie urbaine, est donc rigoureusement contemporaine de la diffusion du terme *adel* au sens de « groupe des nobles »...

⁴³ Certains détails (crochet pour la lance, masse d'arme) ne sont pas propres exclusivement au tournoi ou à la joute eux-mêmes, mais renvoient d'une façon globale au combat à cheval, qu'il soit guerrier ou de représentation. C'est leur combinaison avec des éléments spécifiques au tournoi ou à la joute qui tend alors à « cadrer » leur lecture dans une perspective plus étroitement fixée sur le tournoi et la joute.

⁴⁴ Morsel, *Erfindung...*, p. 371-374.

⁴⁵ La même chose s'observe aussi en Autriche : Valentinitzsch, *Aussage...*, p. 283. Celui-ci fait toutefois découler la faible différenciation du fait que la statuaire rend difficile le rendu de la richesse et du luxe du textile, censés distinguer les femmes nobles des non-nobles, ce qui paraît tout à fait discutable : s'il y avait eu volonté de différenciation nette, les da-

ble (cf. le tombeau de Brigitta von Schaumberg, † 1501, dans la Ritterkapelle de Haßfurt)⁴⁶ avec une femme de la haute bourgeoisie urbaine (Anna Eltlein, † 1508, à Heidingsfeld)⁴⁷ ne fait apparaître aucune différence notable du point de vue du costume. De même, les qualificatifs utilisés sur les légendes ne sont pas farouchement distincts : les femmes nobles sont le plus souvent dites *erber* (« ehrbar » = « honorables ») et parfois aussi *tugenthaft* (« vertueuses »), pratiquement jamais *edel* (« nobles »). Les femmes de la haute bourgeoisie urbaines sont le plus souvent *tugenthaft*, mais parfois plutôt *erber*.

La seule différence nettement perceptible réside en définitive dans le nombre des écus armoriés figurés sur le tombeau. Il est évident qu'une femme comme Anna Eltlein aurait très certainement pu trouver 4 écus à faire figurer sur son monument funéraire, les armoiries n'étant en aucun cas un privilège des nobles. Elle n'en a fait figurer qu'un seul, comme cela se faisait déjà au début du XIV^e s. On perçoit ainsi combien la figuration des 4 écus sur les tombeaux constitue non seulement une invention aristocratique, mais aussi un signe d'appartenance au groupe aristocratique lui-même.

La différence d'évolution est en revanche flagrante en ce qui concerne les hommes des villes et les hommes nobles : lorsque les *cives* de Wurtzbourg Johann († 1329) et Eckhard vom Stern († 1343) se font représenter au début du XIV^e s. au Bürgerspital de Wurtzbourg,⁴⁸ strictement rien ne les distingue des tombes aristocratiques : ils ont [408] épée, bouclier armorié, heaume et cimier. Il s'agit là d'un fait avéré pour l'ensemble de l'Empire : le « patriciat » fait alors partie de la petite aristocratie.⁴⁹

Lorsqu'en revanche on considère Jörg Eltlein, qui correspond au même niveau urbain que les vom Stern, mais 2 siècles plus tard († 1527),⁵⁰ on observe que tout ce qui est militaire a disparu. L'écart est donc flagrant, mais encore plus par rapport aux tombeaux aristocratiques, en raison de l'emphase donnée par l'équipement de tournoi. Le maintien d'une coloration martiale et surtout le développement d'une iconographie fondée sur le tournoi mettent ainsi non seulement en scène l'homogénéité du groupe nobiliaire, mais encore sa spécificité par rapport aux autres. La statuaire funéraire a donc certainement contribué à la mise en place de cette représentation d'une ségrégation sociale entre nobles et non-nobles au XV^e s., finalement plus récente qu'on ne se l'est souvent imaginé.

CONCLUSION

L'examen des tombeaux aristocratiques conservés dans cette région jusqu'au XVI^e s. fait ainsi apparaître plusieurs phénomènes significatifs du point de vue de la sociogenèse de la noblesse à la fin du Moyen Âge. D'une part, à partir de la fin du XIV^e s., les plaques tombales comme les sceaux font émerger le *Geschlecht* de naissance des fem-

mes nobles auraient été dotées de signes exclusifs au lieu de cantonner leur différence dans la seule représentation de la noblesse de leur naissance...

⁴⁶ Cf. ill. 16 : *Inschriften Haßberge*, n° 73 et ill. 25 ; légende : *Anno · domini · M° · CCCC · I° · am · montag · nach · presentacionis · marie · starb die · erbere · vnd · tugenthaftige · frau · Brigitta · von · schaumberg · geboren · von · hesperg · der · got · gnad · amen*

⁴⁷ Cf. ill. 19 : *Kunstdenkmäler/Unterfranken*, III : *Bezirksarmt Würzburg*, éd. F. Mader, München, 1911, p. 52-53 ; légende : *Anno domini 1508 am süntag nach Johanes baptista starb die erbere frau · Anna Eltlein der got genad. [...]* (texte de 1527 : cf. *infra*, n. 50).

⁴⁸ Cf. ill. 17-18 : *Würzburger Inschriften*, n° 52 et ill. 35 (Johann vom Stern, 1329, tombe détruite en 1945), et n° 65 (Eckhard vom Stern, 1343 ; ill. dans *Kunstdenkmäler XII : Stadt Würzburg*, p. 538) ; légendes : *ANNO · DOMINI · M · CCC · XXIX · IN · CONVERSIONE · SANCTI · PAVLI · OBIIT · IOHANNES · DE · ARIETE · CIVIS · HERBIPOLENSIS · FVNDATOR · HVIVS · HOSPITALIS* (Johann vom Stern : par « bélier », on entendait ici la constellation d'étoiles, d'où la traduction allemande vom Stern pour le latin de Ariete), et *ANNO · DOMINI · M° · CCC° · XLIII° · IN · DIE · NYCOMEDIS MARTIRIS · OBIIT · ECRO · DICTVS · UOM · STERN · CIUIS · HERBIPOLENSIS · FRATER · FUNDATORIS · HVIVS · HOSPITALIS · CUIVS · ANIMA · REQVIASCAT · IN · PACE* (Eckhard vom Stern).

⁴⁹ Morsel, *Erfindung...*, p. 333-334.

⁵⁰ Cf. ill. 19 : *Bezirksarmt Würzburg*, p. 52-53 ; légende (suite de celle de la note 47) : [...]*Darnach im 1527 am gülden Mittwoch vor der cristag starb der ersam Jorg Eltlein ir elicher hauswirt dem got genedig sey amen.*

mes mariées, les tombeaux finissant par faire figurer à partir du milieu du XV^e s. les armoiries des *Geschlechter* des quatre aïeuls du défunt noble, en même temps que son intégration sociale dans le réseau matrimonial, puisqu'il s'agit des écus des aïeuls – ce qui correspond à l'adoption d'un décompte de la noblesse par quartiers, et non par degrés comme en France. Les rythmes différents d'évolution selon que l'on a affaire à une femme ou à un homme correspondent par ailleurs à des changements spécifiques que l'on peut observer au niveau de l'anthroponymie et de la sigillographie. Ces deux codes ainsi que la représentation funéraire signalent ainsi clairement la fonction d'articulation interne (« horizontale ») de l'aristocratie qui est dévolue aux femmes, les hommes ayant en charge la reproduction « lignagère » (« verticale ») – en fait topolinéaire. Ces diverses représentations font du *Geschlecht*, identifié au premier chef par ses armoiries (armes et cimier), le lieu de recrutement des nobles, et c'est sur ce principe que se fondent également les textes réglementaires sur le tournoi à la fin du XV^e siècle.

Par ailleurs, l'examen de la statuaire sur les tombeaux, sur lesquels les hommes sont de plus en plus représentés en équipement de tournoi, est tout à fait congruent avec le caractère central de la pratique du tournoi dans le processus sociogénétique : « la noblesse » se définit fondamentalement comme « tournoyeuse », moyennant quoi le noble (« l'homme de la noblesse ») n'est concevable que comme « tournoyeur ». L'homogénéisation formelle de la représentation (presque tous les défunts sont figurés de la même manière) vient souligner à son tour l'unité et l'homogénéité du groupe, dont la pétrification assure l'éternisation. La représentation funéraire, orientant la commémoration des défunts vers des instruments identitaires collectifs, en tant que membres de la noblesse, apparaît donc comme un facteur essentiel de la sociogenèse de la noblesse en Franconie à la fin du Moyen Âge.

Joseph MORSEL
LAMOP – Université de Paris 1